

Michel HOUSSIN

dessinateur

TRAVAIL AVEC LES ENFANTS DES CLASSES DE JEAN-PAUL BIZET (S.E.S. DU COLLÈGE DU MUY)



L'exposition de la galerie librairie « lo país » (Draguignan)

Un dessinateur, Michel Houssin, expose ses dessins dans notre ville. Nous feuilletons un catalogue, nous écoutons une interview qu'il a donnée sur une radio locale : déjà un début de communication avec l'artiste, avec ses visages et ses foules en noir et blanc.

Nous décidons d'aller voir son exposition.

Les enfants découvrent les dessins en vrai, en grand ! Je branche le magnétophone. Michel Houssin, écoutant plus tard les réflexions des enfants, s'étonnera : « Ils ont dit ce que des adultes n'ont jamais su exprimer pour parler de mon travail. » Nous avons dessiné au sous-sol de la galerie, tranquillement installés, avec l'amicale compréhension des propriétaires du local. Quelques cartons pour protéger la moquette, des feuilles de papier, des crayons gris, des gommes, de l'encre noire, des pinceaux, des brosses, des pastels...

Baignant dans l'atmosphère particulière de l'œuvre de Michel Houssin, les enfants ont créé spontanément de nombreux dessins.

Il s'est passé quelque chose ce jour-là entre les élèves de la S.E.S. et Michel Houssin.

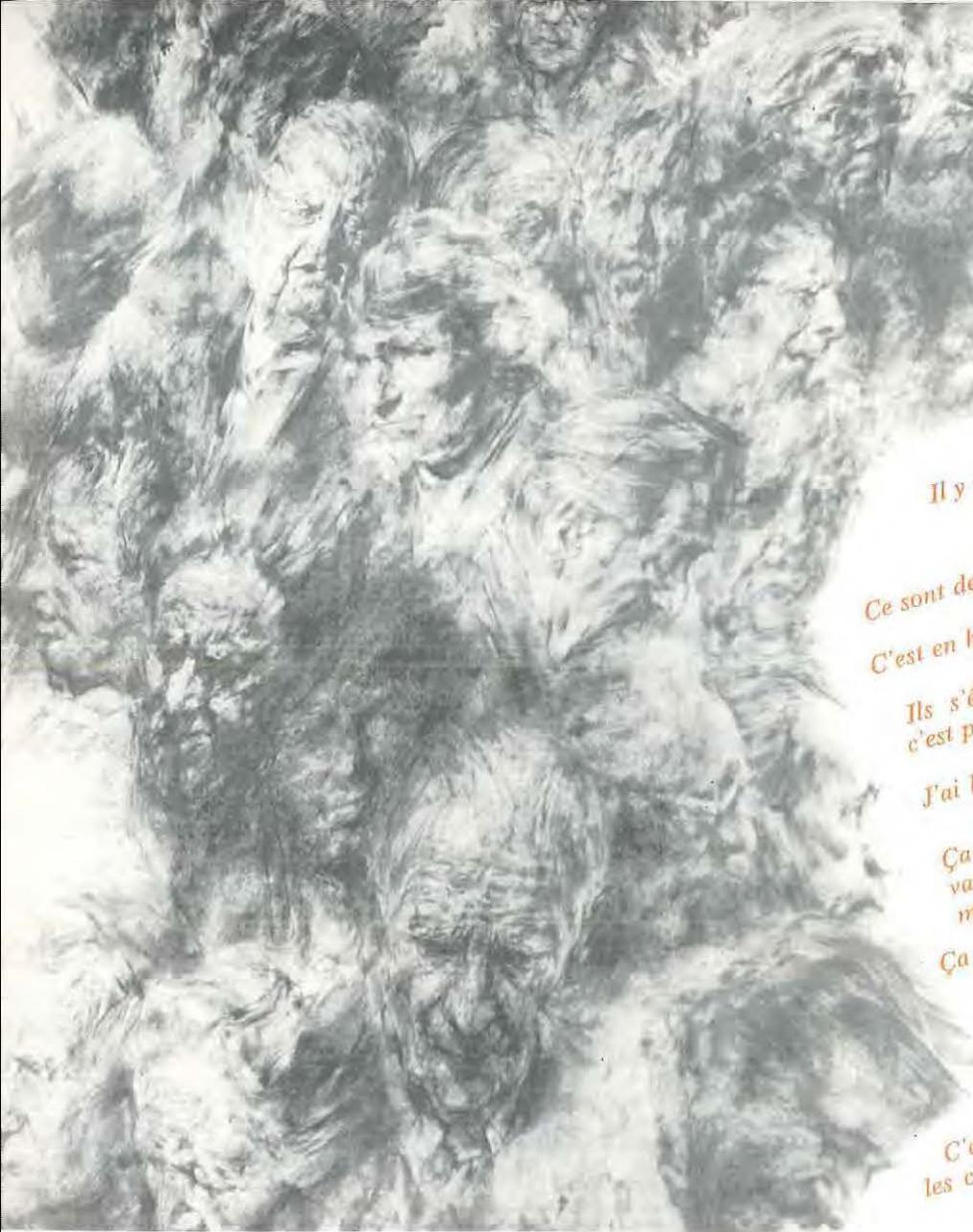
Dans l'atelier de Michel Houssin à Drap (06)

— *Quelle a été ta formation de dessinateur ?*

— J'ai commencé à dessiner très très tôt, je ne me souviens plus exactement quand... Je suppose qu'à trois ou quatre ans je dessinais et depuis je n'ai jamais cessé. Peut-être que ma première formation, j'y repense maintenant, c'étaient deux cahiers de mon grand-père qui illustrait toutes les chansons qui circulaient à l'époque de bouche à oreille : elles avaient été recopiées avec une belle plume et en face il y avait toujours une illustration. J'avais entre deux et quatre ans, ce fut mon premier livre d'images. Je me souviens que je m'amusais à recopier ces des-

sins, ça me fascinait, je trouvais ça formidable et j'ai conservé ces deux cahiers.

Je dessinais probablement plus que la moyenne des enfants, à l'école, sur mon ardoise, je faisais le portrait de mes voisins. Ensuite, j'ai continué, j'ai passé mon bac. Depuis toujours je rêvais de faire les Beaux-arts... Enfin j'ai réussi à y entrer. J'ai passé six ans à Rennes, quatre à Paris où j'ai obtenu mon diplôme, parallèlement je préparais le professorat de dessin (C.A.-P.E.S.). Puis je suis parti à la Casa Velasquez à Madrid. J'ai



traîné longtemps, je n'étais pas pressé de quitter les Beaux-arts, c'était une époque sympathique.

— *Quel a été ton itinéraire dans le dessin et d'abord, est-ce que tu n'as fait que du dessin ?*

— Non, pas du tout. J'ai toujours beaucoup dessiné, fait des petits croquis partout, en voyage, pendant une soirée... J'ai rempli des tas de carnets mais j'ai une formation et un diplôme de peintre aux Beaux-arts. Avec la peinture on s'est quitté, il y a sept, huit ans... Cela devenait quelque chose de très difficile, on ne sait pas vraiment pourquoi on est fait sans doute. La couleur n'était pas mon truc, je peinais terriblement, j'adorais le dessin et petit à petit je me suis laissé aller à dessiner, sans arrêt, et à ne faire que ça ! Malgré tout, la peinture reste quelque chose qui m'a beaucoup marqué : la couleur a disparu dans mon dessin beaucoup de copains m'ont fait remarquer que je peignais avec du crayon, je peins avec du noir, du blanc et des gris ; il n'y a pas de couleurs mais je crois que la peinture a laissé des traces terribles dans mon boulot. Tu me demandais mon itinéraire avant d'arriver aux dessins actuels de visages, de foules — les foules sont de moins en moins compactes — maintenant, il y a trois ou quatre personnages ou vingt... alors qu'il y a deux, trois ans il y en avait des milliers ! Ce sont quand même des petites bribes de foules. Juste avant les foules, il y a eu une longue période sur l'être humain : c'était sur la naissance. Avant il y a eu les villes, ça dépend peut-être du lieu où on vit, c'était à Paris. Je n'ai pas beaucoup gardé de dessins ou de peintures sur les villes, à l'époque je peignais encore ! Parallèlement il y a eu les arbres, ça m'a toujours fasciné, c'est d'une richesse pas possible un arbre et puis maintenant c'est le visage humain, des gens complètement inconnus que j'ai croisés une fois dans la rue, sans

Leurs visages sont ridés, tout abimés.
ANNE-PAULE

Leur peau s'affaisse, s'allonge.
PHILIPPE

Ils sont nerveux, fatigués, pensifs.
FRANCK

Il y en a un qui ressemble à mon tonton.
Ce sont des femmes ou des hommes ?
SÉVERINE

Ce sont des morts vivants.
HAÏETTE

C'est en hiver... c'est la guerre.
BOUBAKER

Ils s'échappent de tous les côtés, ils ont peur de la guerre,
c'est pour ça qu'ils courent.
PHILIPPE, SÉVERINE

J'ai l'impression qu'ils font une fête, il y en a un qui rigole.
CHRISTINE

Ça me fait penser à de la fumée qui s'en va, les gens sont en train de brûler, la fumée monte.
ANNE-PAULE

Ça me fait penser à l'enfer parce qu'ils ont l'air de souffrir.
Ils sont noircis, ils brûlent, ils vont devenir en cendre.
CHRISTINE

On dirait qu'ils attendent la mort.
SÉVERINE

C'est un vieux qui a 70 ans, il y a une vieille avec lui, ils ont les cheveux en l'air, ils ont la peau pleine de rides.
HAÏETTE

Il y a beaucoup de blanc autour pour qu'on voit mieux le noir.
DANIEL

Il a l'air tout pâle, tout triste, on dirait qu'il a perdu sa femme... peut-être.
HAÏETTE, DANIEL

rien savoir d'eux parce qu'ils sont partis en me laissant ignorer leurs secrets, leurs passions, tout...

(Il faut préciser ici que M. Houssin photographie « ses » foules avant de les dessiner, nous en reparlerons plus loin.)

Peut-être que le titre de tout mon travail serait : « Regardez ». C'est comme sur les autoroutes, tu as des tas de messages : « Regardez... C'est beau... Panorama... Montagne Sainte-Victoire... Bois d'oliviers... » On te signale des choses à voir d'une seule petite phrase ou d'un mot : « Pitié pour la forêt... Respectez la nature ». Ainsi mon travail pourrait s'intituler : « Regardez... », « Pitié pour... », « Respectez l'homme... », tout simplement, je ne vois pas de chose à faire plus intéressante que ça !

— *Tu veux dire qu'on ne prend plus la peine de regarder les gens ?*

— On les oublie. On fait des tas de choses en oubliant que dans ce qu'on fait, sur le plan politique même, on devrait prêter un peu plus attention à l'autre, à celui qui est en face, aux autres au pluriel.

— *Il y a dans ton travail une constante semble-t-il, c'est l'idée de multitude, de grouillement...*

— Je ne peux pas faire un visage isolé, un portrait, je n'ai jamais fait de portrait sauf quelquefois pour faire plaisir, mais ça ne fait pas partie de l'essentiel de mon travail ou alors ce sont des études pour un autre dessin. Dès que je fais un visage il y en a un autre qui vient à côté. Ce qui m'intéresse en fait, c'est le glissement des cheveux de l'un dans la barbe de l'autre... c'est le lien



qui se crée entre différents éléments, je n'ai pas de visages isolés, les rapports qui peuvent exister entre l'inclinaison d'une tête et celle de la tête voisine.

— *Une fusion...*

— Oui, une espèce de fusion ou de rupture parfois... Tu as des passages qui s'établissent du front de telle dame à la chevelure de l'autre. D'ailleurs les contours ne comptent pas beaucoup, c'est plutôt ce qu'ils renferment, c'est l'intérieur, ce n'est pas l'écorce que je fais. Le contour est là quand il est nécessaire pour arrêter quelque chose, une lumière, une ombre, une forme, mais bien souvent il laisse passer la lumière ou l'ombre dans le visage voisin et ce sont tous ces rapports qui peuvent exister entre les différents éléments d'une composition qui m'intéressent. Avec les villes, c'était un peu la même chose : une succession de maisons, de monuments, d'immeubles, de toits. Pour les arbres, il y a tout un foisonnement de branches mais il ne m'est jamais arrivé de dire : « Tiens, cette petite branche-là m'intéresse, je vais dessiner une branche ! » C'est toujours un ensemble de choses et c'est le jeu des éléments de cet ensemble qui m'intéresse particulièrement.

— *Revenons à ces visages que tu photographies avant de dessiner, explique-nous ta démarche, choisis-tu les gens ?*

— Non, je ne choisis pas... J'ai choisi quand même un endroit : c'est un marché, toujours le même depuis quelques années. Je me place dans mon petit coin avec un téléobjectif pour ne pas déranger les gens, je ne veux surtout pas qu'ils me voient. De temps en temps, ce qui est intéressant, c'est que l'un d'entre eux, intrigué par ma présence, m'observe... Cela me permet d'avoir des regards dans ma direction, donc plus tard, dans la direction de la personne qui regardera le dessin. Mais le plus souvent je les prends sans qu'ils me voient, sans même les voir moi-même puisque je suis caché derrière mon appareil et que je regarde à peine ce que je fais. Je prends des photographies très vite ; après je développe tout ça très mal, c'est simplement un tremplin, un point de départ, je ne cherche pas à faire une bonne photo, la photo je peux la jeter ensuite... mais quand même j'ai besoin d'une référence précise, d'un sourire ou d'une grimace précis, d'une manière de se fondre dans la foule timidement ou de la fendre bravement ; enfin j'ai besoin de tous ces individus différents que je ne connais pas ; je n'ai jamais utilisé une photo d'ami ou de personne connue pour mes dessins. Dans ces photographies vite prises, il y en a qui m'intéressent et puis c'est surtout le jeu des uns avec les autres, il y en a une qui peut être intéressante



toute seule mais qui ne le sera pas dans la composition, il y a une inclinaison de tête, un regard qui va se prolonger par la branche d'une lunette chez le voisin, etc. J'étales mes photos autour de moi et je les choisis comme ça.

— *Dans ton dessin le geste apparaît très important, comment travailles-tu ?*

— Je travaille sur du papier Canson assez fort parce qu'il ramasse des coups de poing et qu'il est un peu maltraité. C'est en général du Canson 280 grammes, je suis très précis, je l'utilise du « côté pile » c'est-à-dire pas celui qui est prévu normalement pour dessiner, mais le côté le plus lisse, parce qu'il ne bloque pas le geste, il ne le freine pas ; il n'y a pas de grains, les dérapages de gomme permettent d'aller vite... Mais le papier ainsi utilisé a quand même suffisamment de grain pour prendre la poudre, la mine du crayon.



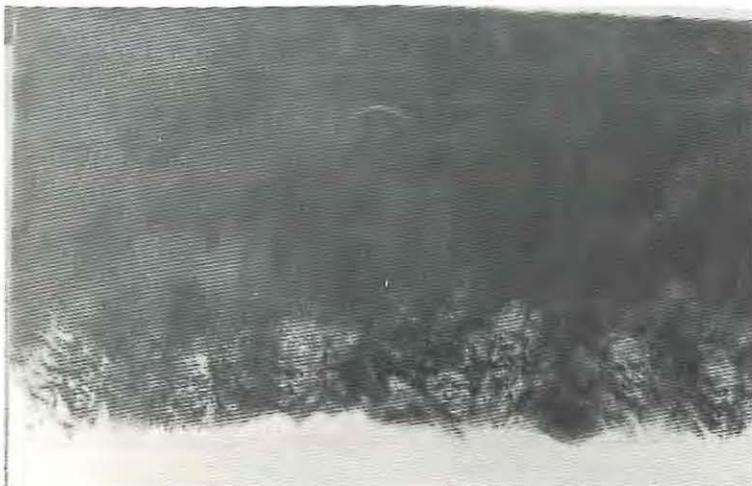


— *Parle-nous de tes outils.*

— Ils sont d'une grande simplicité ; à l'époque où il y a des outils fabuleux, moi, il m'intéresse d'utiliser les choses les plus simples : du papier, un crayon, une gomme. Je pense qu'à l'époque des voyages interplanétaires, la marche à pied n'est pas interdite. Je ne suis absolument pas contre tous les nouveaux outils, tout ce qui permet de faire, de créer quelque chose, j'applaudis chaque fois qu'il y a une nouvelle découverte, mais moi, mon truc, c'est le crayon et le papier.

Ce crayon je l'utilise parfois comme tout le monde dans sa gaine de bois, il m'arrive de poser des traits comme ça, mais très très peu. J'utilise aussi des grosses mines de plomb toutes noires, gainées de plastique. Mais bien souvent j'enlève la mine de sa gaine, je la broie avec du papier de verre (tu vois les petits tas de poudre que j'ai !...) et ça me donne de la poussière de mine, de graphite. Tu me diras, s'il n'y a plus de bois, il faut le poser ce crayon, alors j'ai éliminé tous les intermédiaires : je plonge ma paume, mon pouce, mes doigts dans la poudre. Au début je rêve le dessin comme ça, je mets en place mes éléments largement, à coups de taches, et puis petit à petit les choses vont se préciser. J'ai aussi un autre outil qui est la gomme, une gomme qui sert très peu à enlever, qui sert plus à déposer de la mine de plomb qu'à l'enlever. Tu vois que mes gommes sont complètement noires, mais ça me permet de laisser des traces très larges. Je taille ma gomme avec un cutter, je peux faire un trait d'un centimètre et demi ou de trois centimètres de largeur. Ce sont des grosses gommes en plastique, elles sont trempées dans la mine, elles sont affreusement noires, tu n'as qu'à voir mes doigts, c'est épouvantable dès qu'on les prend...

Pour certaines œuvres, je noircis tout et je gomme : je dessine la lumière à la gomme.



— *Nous étions allés voir ton exposition avec les élèves de la S.E.S. à la galerie « lo país » en décembre 84...*

— Le travail exposé à Draguignan, à cette époque-là, commençait à ressembler à ce que je fais aujourd'hui. Il y a un, deux ans, je faisais des foules très denses, une espèce de matière de foule où on reconnaissait des visages au premier plan, mais pas la partie lointaine. C'était — on parlait tout à l'heure d'arbres — une espèce de végétation noire, blanche, grise, complètement abstraite, mais qui évoquait quand même une foule, à mon avis.

Là je me suis nettement rapproché des gens, je ne sais pas pourquoi, mais les visages ont grandi, grossi. La plupart sont grandeur nature, ou même au premier plan, légèrement plus grand que nature. Donc il y a eu cette évolution. Je m'attarde beaucoup plus qu'avant sur l'expression, sur la matière de la peau. Avant, j'avais un plus grand recul par rapport à mon thème : c'était une foule que je voyais de loin. Là, on se balade au milieu des gens, ils sont aussi gros que nous, on est dedans quoi.

— *L'utilisation du grand format, c'est nouveau pour toi ?*

— De temps en temps j'ai une folie comme ça.

L'un de mes tableaux mesure 3 m de haut sur 1,50 m de large. J'en ai fait des plus grands, 21 m² ! il y a quatre ans, au festival d'Avignon, pour l'exposition « Midi et demi » : c'étaient trois grandes bandes de 1,50 m de large sur 4,75 m de haut, placées côte à côte pour former pratiquement un carré. J'ai un autre dessin qui va être composé de neuf bandes, le projet date de plusieurs mois, j'ai déjà fait beaucoup d'études... maintenant c'est parti, je l'aurai fini le 1^{er} mai 1986, c'est décidé, je me suis donné cette date comme délai, ça va être une espèce de frise avec des visages grandeur nature, une espèce de défilé qui fera plus de 20 m de long, en neuf morceaux de 0,75 m de haut sur 2,20 m de long chacun, côte à côte. Le format d'Avignon était grand, mais là il va être battu ! (rires) Cela va m'occuper pas mal de temps.

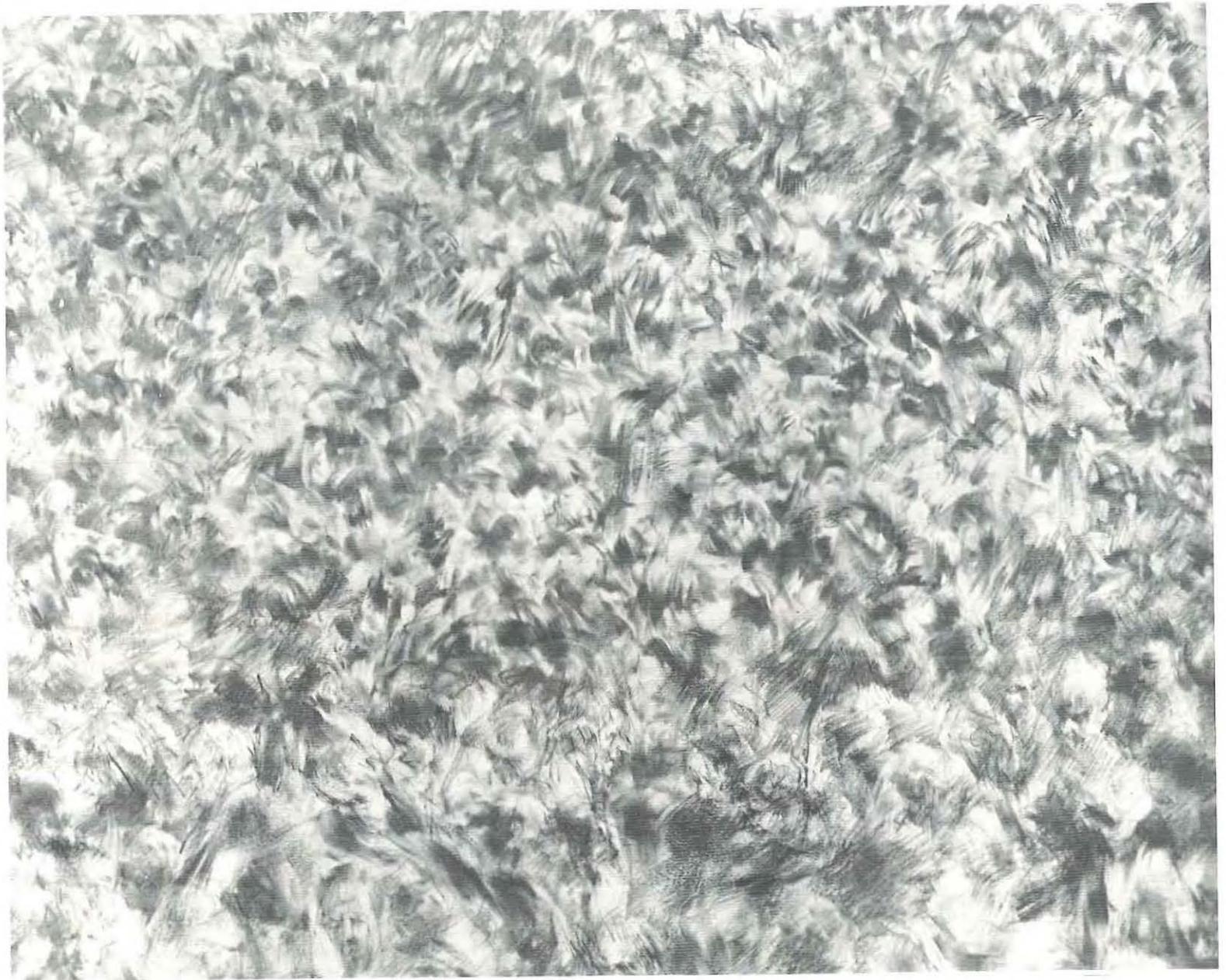
— *Des enfants ont vu ton exposition à Draguignan, ils ont été touchés par tes dessins, qu'en penses-tu ?*

— Cela m'a fait plaisir... D'autre part ça m'a surpris ; ils font des réflexions spontanées que des adultes, des spécialistes mettent souvent beaucoup de temps à faire. Eux en trois mots, ils avaient résumé un article de trois pages d'un critique d'art. C'était terriblement concis, ça tapait juste mais ça tapait triste un peu. Ils ont une vision plus sombre que je ne pensais donner du monde. Peut-être qu'on se décharge d'une partie de soi-même uniquement, et que ce n'est pas forcément la plus drôle.

— *Il y a quand même dans tous tes visages, une lassitude, un manque de gaieté...*

— Puisqu'il s'agit de visages, on pense immédiatement au portrait. Dans le portrait, aux siècles précédents et même actuellement, il y a toujours quelqu'un qui pose, qui est au courant. Quand on peignait un roi, on donnait une image de lui assez séduisante ; quand on se fait prendre en photo, on ne tire pas la langue, on ne fait pas la gueule. Mais quand on regarde les gens passer dans la rue avec leurs préoccupations, leurs soucis, je n'in-





vente pas du tout, je ne noircis pas le monde. Tu n'as qu'à voir les photos dont je me sers, tu auras des surprises et on est comme ça, toi et moi, quand on se balade dans la rue, on pense à des tas de choses et je ne crois pas qu'on soit particulièrement souriant. Par moments on se marre tout seul, mais ce n'est pas fréquent et cette lassitude ou cette préoccupation je ne l'invente pas, elle est, je pense, sur la grande majorité des gens qui vivent et qui sont surpris, saisis, sans savoir qu'ils sont vus, regardés et photographiés.

— *« Ils attendent la mort », comme l'a remarqué Séverine une gamine de douze ans.*

— C'est une réflexion sacrément sérieuse et sombre. Moi je n'y ai pas pensé, quoique des fois quand je bosse sur un visage, je me dis : « Tiens, celui-ci, je ne lui en donne pas pour longtemps... » mais on en est tous là, on attend tous la mort.

— *Ce n'est sans doute pas sans liaison avec le fait que tu prends tes photos à Nice. C'est une « ville de vieux ».*

— Oui c'est vrai, c'est une des raisons. Mais l'autre raison, c'est plutôt une affaire de dessin. Un visage jeune, ton regard glisse dessus, mon crayon glisserait aussi, c'est fait pour être regardé ou caressé mais pas dessiné. Sur un visage un peu plus âgé, un peu plus marqué par le temps, le temps a déposé des tas d'ombres et de lumières, de rides. Je trouve plus intéressant un front d'homme de soixante-dix ans qu'un front d'adolescent, ça me donne une matière tellement plus riche pour mes crayons. Mon crayon est content là, et ma gomme aussi, il y a de quoi faire !